

Une grande dame

PAR QUEL BOUT LA PRENDRE ? Pour bien faire, il eût sûrement fallu aller la chercher à sa source au bas du plateau désert du mont Gerbier-de-Jonc ainsi qu'on nous l'a appris à l'école. (Ce que nos maîtres ne nous ont pas dit, c'est qu'elle sourd chétivement par un robinet, dans un baquet, au fond d'une cour de ferme.)

Mais je préfèrai la saisir au début de sa grande courbe, lorsqu'elle est déjà un peu lasse de toutes les folies qu'elle a commises jusque-là – folies d'ailleurs bien de son âge. Lorsqu'elle a cessé de cabrioler, de sauter, de se tortiller, de se faufiler – elle était encore toute jeune – lorsqu'elle en a fini, ou presque, avec les écarts et les espiègleries de l'enfance, quand elle s'assagit enfin. Mais c'est à peine une demoiselle, sans passé : elle ne sait pas encore ce qui va lui arriver, elle va être bientôt une grande dame.

La Loire est, on le sait, le plus long fleuve français ; c'est le plus nonchalant aussi. Elle fait cent détours avant que de se jeter dans la mer. Il semble qu'elle se trouve bien partout où elle passe. Elle traîne, elle tournille, elle s'étale sur la France pendant plus de mille kilomètres, telle une immense couleuvre. Il est juste de dire ainsi qu'on le fait communément : paresseux comme une loire, ou à peu près.

*

C'est donc dans le Nivernais, à La Charité précisément, que je la surpris. À ce moment, elle a tout oublié de ses origines cévenoles, un peu rustres, de ses escapades montagnardes, lyonnaises, bourbonnaises, et même bourguignonnes. Je me promettais mille joies de cette rencontre. N'était-ce pas mon premier rendez-vous avec un fleuve ? Par surcroît, la saison était des plus propices. Cela se fit un après-midi, aux environs de cinq heures... Le coup de foudre ? Non. Elle est de ces femmes dont le charme et la grâce n'agissent sur vous qu'à la longue. Je m'approchai d'elle, non sans quelque timidité, au vrai.

Elle était calme et comme fatiguée de tous ses excès, de ses grands débordements du dernier hiver : elle avait bien des choses à se faire pardonner. C'est un fleuve sans bateaux ; ils sont remplacés par des bancs de sable. Je l'ai laissée à l'heure grise et

brillante du crépuscule. Il devait être temps qu'elle se couchât.

Je fis alors une promenade dans la ville. En montant la Grande Rue, je remarquai une «gerbe de saint Éloi», au-dessus de la porte d'un quincaillier. Aimable coutume, pensai-je. Sur le cours du Prieuré, entre l'auberge, le logis du prieur et la Grande Infirmerie, il y a une maison à vendre. L'envie me vint aussitôt de m'établir au milieu de ce bourg tranquille, dans le proche voisinage de ma nouvelle amie. Je suis souvent sujet à ces caprices sans conséquence. Là-dessus, j'entrai dans l'église Sainte-Croix qui était, lors de sa construction, la plus grande de France, après celle de Cluny. Pour l'instant, on lui fait subir des travaux de rajeunissement, on gratte la pierre jaune, elle paraît toute neuve. Ensuite, j'allai jusqu'aux remparts par des ruelles aux noms plaisants : la rue des Hôtelleries, la rue du Chapelain, la rue des Quatre-vingt-quatre-Marches... Et j'arrivai sur la place Misère, l'appellation est moins réjouissante. Parmi les chênes, il y a une statue de Jeanne d'Arc. La Pucelle a attaqué les remparts de La Charité. Ultérieurement, je ne devais plus cesser de la croiser sur mon chemin.

Au dîner, je bus une demi-bouteille de pouilly, bien rafraîchi, à la santé de la Loire et comme pour fêter notre bonne accointance. Après quoi, je me retirai dans ma chambre. J'oublie de préciser que j'étais descendu à l'hôtel du Bon Laboureur, dans l'île appelée faubourg de Loire. Ainsi, j'étais entouré

d'elle; elle me tenait serré entre ses deux bras. C'était une fort heureuse entrée en matière, toute pareille à des fiançailles, je n'ai pas honte de le dire.

Quelques heures plus tôt, je me trouvais encore dans la presse de Paris et voilà que j'étais couché dans une petite île inconnue. Rien ne pouvait mieux me convenir que cette première nuit que j'allais passer contre elle. De son côté, il ne venait plus aucun bruit : elle dormait. Sur les cinq heures, je fus réveillé par un extraordinaire concert d'oiseaux. C'était déjà une gentille attention de sa part.

*

Et au petit matin, la randonnée commença. Un voyage de noces? Pourquoi pas! Elle coulant, moi roulant au galop de mes quatre chevaux de fer. Je m'étais promis de rester près d'elle le plus possible; je la vis ouvrir les yeux. Ah, je crois bien que je l'aimais déjà! Il faisait beau, il faisait vert, il faisait frais. Mon Dieu, qu'elle était agréable cette course côte à côte. À partir de là, nous ne nous sommes pour ainsi dire plus quittés.

Première halte, sur la hauteur, à Sancerre. De l'esplanade de la porte César, on a une large vue sur la vallée berrichonne, sur le fleuve et son large pont, sur les coteaux de vignes, sur le damier des champs aux couleurs encore modestes du mois de mai.

Le livre d'Histoire s'ouvrait : Jules César serait passé par là. Et plus tard, un certain Thibault-le-

Tricheur, comte de Blois, qui vécut centenaire, et le connétable de Sancerre, frère d'armes de Du Guesclin... Nous aurons l'occasion de revoir Thibault-le-Tricheur.

Chez le papetier, je fus témoin de menues trac-tations autour d'un chapelet, entre une Sancerroise et le patron. L'acheteuse n'arrivait pas à fixer son choix sur la teinte de l'objet. De plus, le prix de mille deux cents francs lui paraissait un peu élevé. Je n'ai pas d'opinion sur cette question. Pour ma part, je fis l'achat de deux spécialités locales : des lichous de Sancerre et des croquets du Berry. Avec cela, je m'attablai au soleil, à la terrasse d'un café de la place de la Halle. Un cinéma annonçait un film italien : *Sensualità*. Intéressante soirée en perspec-tive pour les habitants du lieu.

De jolis noms de rues encore ! Rue du Serre-Cœur, rue du Pavé-Noir, rue des Trois-Barbeaux, le puits des Fins, le rempart des Dames, la rue Fangeuse... J'avançais entre les tours à poivrières, les vieux hôtels, égaré en plein moyen âge. Rue des Juifs, je découvris une seconde maison à vendre. Il ne m'aurait point déplu de m'arrêter quelque peu à Sancerre... D'autant plus que dans un opuscule vendu par le papetier, j'avais lu ceci : « La ville a retrouvé du côté du tourisme une partie de sa prospérité d'antan et grâce à la présence d'une caserne de C.R.S. qui groupe plusieurs centaines de personnes, elle peut confier à l'avenir ses meilleures espérances. »

Oui, je me serais volontiers fait adopter par cette cité confiante, heureuse, bien défendue par les C.R.S.

*

Sur la rive adverse, je vis Cosne. Au milieu de la Loire, il y avait des bancs de sable semblables à d'énormes crocodiles endormis. Elle fait des îles sur son passage, comme d'autres font des enfants. C'est à Saint-Firmin que je la rejoignis vraiment. Un paysan pensif grattait lentement le ventre de son cheval. La Loire avait pris des tons vaguement bleutés qui ne lui sont pas habituels.

De loin, j'aperçus la ville de Gien étagée, et son vieux château. On peut y aller par un joli pont de pierre en dos d'âne. Des petites filles cueillaient des fleurs jaunes dans les champs. La Loire était devenue orléanaise.

Près de la moitié de la ville de Sully a été détruite. Je longeai les premiers baraquements de la vallée ; j'allai en voir beaucoup encore par la suite. Le château gris, en partie éventré, est entouré de douves. Charles VII et Jeanne d'Arc y ont demeuré ainsi que Sully, le duc qui donna deux mamelles à la France. Et Voltaire, qui a fait quelques fredaines dans le parc...

Je traversai le fleuve, sur le pont suspendu, laissant deux châteaux après moi, mais partant au-devant de vingt autres.

Il eût fallu regarder un à un les chapiteaux du porche de la basilique de Saint-Benoît-sur-Loire – je le sais – et le narthex et le chœur. Tout cela est d'une grande beauté. La façade est dans une tonalité générale ocre rose, légèrement recouverte de moisissure. Philippe I^{er} est inhumé là, Jeanne d'Arc y a prié...

En sortant, mon regard s'arrêta sur une grande pancarte :

w.-c. à proximité, rue Max-Jacob, en face la poste.

Muni de cette indication précise, je partis sur les traces du poète. Je me souvins qu'il datait ses lettres de Saint-Benoît-les-Ennuis, Saint-Benoît-la-Colique, Saint-Benoît-les-Gouaches, selon ses humeurs. Au bout de la rue Orléanaise, je débouchai sur une vaste place où il y avait – cela devenait troublant – une troisième maison à vendre, pour cause de décès, cette fois. Mais le désir d'élire domicile à Saint-Benoît ne me vint pas. La localité me sembla assez triste, ennuyeuse, ainsi que l'a dit un jour Max Jacob. La rue qui lui a été dédiée est courte : elle était déserte à l'heure où j'y passai. Je ne pense pas qu'elle soit jamais très fréquentée. Par qui? Elle est coupée par des voies aux noms anachroniques : rue Louis-le-Débonnaire, rue Charles-le-Chauve... Il s'est promené par là, remuant et jetant son cornet à dés, et gagnant à tous coups. Où vivait-il? Dans une de ces deux

maisonnettes basses ? Celle qui est ornée d'un lilas ou celle devant laquelle se trouve un banc de bois ? On entendait des sonneries de cloche sur un fond de grésillements dans les fils télégraphiques. C'est sur cette musique qu'il a dû composer plusieurs de ses poèmes. La rue se perd très vite dans la campagne. Je m'éloignai avec peine de la ville de Saint-Max-les-Regrets...

*

Des campagnards courbés sur leur terre travaillaient à je ne sais quelles semailles.

Orléans. J'avais pensé retrouver quelques souvenirs vieux déjà de vingt-cinq ans. Quelle folie ! Surtout après ce qui s'est produit par là. Les souvenirs et le reste ont été détruits au canon, à la bombe, par le feu. Je cherchai des maisons qui étaient anéanties. Elles avaient été soufflées par un vent terrible. Des baraques, des chantiers, des rues partiellement reconstruites... Je saluai une statue de Jeanne d'Arc. Monseigneur Dupanloup a été évêque d'Orléans.

Il me tardait de remettre la main, et les yeux, sur la Loire. Nous étions au plus creux de sa boucle. Je la suivis jusqu'à Meung. Aux approches de ce bourg, le moteur du véhicule se mit à renâcler. Il devait avoir besoin d'une petite réparation. Mon entrée dans la ville fut quelque peu remarquée : j'étais, comme on dit, sur trois pattes. Il me sembla

que deux ou trois Magdunois se moquaient de mon équipage, ce qui me remit en mémoire l'arrivée en cette même localité, un lundi du mois d'avril 1625, d'un jeune homme de dix-huit ans venant de Gascogne par la porte de Beaugency. Il se nommait d'Artagnan. C'était son vieux bidet jaune de robe, sans crins à la queue, qui portait à rire les gens d'alentour.

Il eût été amusant de descendre comme lui à l'auberge du Franc Meunier, mais elle n'a jamais existé. J'allai donc au Grand Turc. Tandis que l'on s'occupait de la voiture, je marchai par les rues jusqu'aux restes du vieux donjon accolé au clocher de l'église de Saint-Liphard. C'est dans cette tour qu'un autre poète, plus grand que le précédent, et, en tout cas, plus près de mon cœur, a été enfermé pour on ne sait quels méfaits ; c'est là-dedans que le « mauvais garnemen » a subi la question ordinaire ; c'est là qu'il a été condamné à mourir, alors qu'il avait trente ans. Mais Charles VI lui accorda un sursis et Louis XI l'absolution pleine et entière...

Escript l'ay, l'an soixante et ung,
Que le bon Roy me délivra
De la dure prison de Mehun,
Et que la vie me recouvra...

Je cheminai dans les venelles escarpées, pensant toujours au cher « escolier de povre et de petite extrace » qui avait tant souffert dans ces parages,

loin de la belle Heaulmière, de la grosse Margot et des neiges d'antan. Près de la Halle, je fus dépassé par un facteur porteur d'une moustache noire qui paraissait fausse tant elle était fournie.

En passant, je voudrais citer les noms de personnages illustres, à divers titres, qui sont nés ou qui ont vécu à Meung, ou qui y sont morts comme Salisbury, Jehan de Meung, Almeric, Ingres (marguillier d'honneur de Saint-Liphard), Victor Hugo, Madame de Thèbes, Gaston Couté... Jeanne d'Arc a délivré la place, en compagnie de Gilles de Retz, autrement dit Barbe-Bleue, qui s'est acquis, lui aussi, une durable renommée.

La promenade des Mauves est bien belle ; elle doit l'être encore plus aujourd'hui. Au Grand Turc, je m'offris un « soufflé d'Artagnan », en souvenir de l'ancien temps où je me prenais, moi aussi, pour un des trois mousquetaires.

*

Le lendemain, j'étais à Cléry, de l'autre côté ; je voulais voir la basilique vouée à Notre-Dame par Louis XI. Il sera certainement beaucoup pardonné à ce roi parce qu'il a gracié François Villon. Un prêtre de belle figure était en train de poser des tentures mortuaires devant le porche, aidé par des garçons pour qui c'était une sorte de récréation. Des oisillons volaient dans le haut de la nef. Le cœur de Charles VIII est enfermé dans un de ces

piliers. Le glas se mit à sonner. Ce n'était ni pour la première ni pour la dernière fois. L'impression était plutôt gaie.

*

Une façade classique sur le front de la Loire, une longue allée de tilleuls, un jardin à la française, des terrasses descendant jusqu'aux berges, c'est Ménars, le château de la marquise de Pompadour.

Il me parut que le courant du fleuve était plus fort qu'avant. Une mouette volait. Au-delà d'un pont tubulaire cassé en deux, les toits d'ardoise de Blois brillaient joliment au soleil couchant. Je pénétrai dans la ville par le pont en dos d'âne, orné en son milieu d'une fine pyramide. Mais ce pont-là, ainsi que les autres, a été détruit durant la guerre. Ils ont tous sauté, presque ensemble, mais pas d'eux-mêmes. Les hommes y ont mis la main. C'est le malheureux sort des ponts d'être ainsi coupés très souvent. On les a tout de même reconstruits, en attendant...

Un escalier monumental mène à la ville haute. Avant tout, je tenais à revoir le château, cet étonnant « précipité » de différentes époques, depuis la salle des États du XIII^e siècle, jusqu'à l'aile Gaston d'Orléans. C'est peut-être la petite galerie de Charles d'Orléans que je préfère ; mais comme on l'a déjà vu, j'ai un faible pour les poètes. Le fait historique important qui s'est déroulé dans le

château est évidemment l'assassinat du duc de Guise. Les guides le narrent en détail lorsqu'on est arrivé à « l'étage du crime ». Pour mon compte, je garde très vivaces en moi les images du film aux violentes couleurs que je vis aux environs de l'année 1910. Je vois nettement ce qui s'est passé ce matin de décembre 1588 quand les « Quarante-Cinq » poursuivirent, d'une pièce à l'autre, le duc, cet homme qui ne voulait pas mourir. Le bon roi Henri III fit également assassiner le cardinal, frère du duc ; tous deux furent brûlés et leurs cendres jetées à la Loyre (on l'appelait ainsi). Après quoi, le monarque alla entendre une messe d'actions de grâces à la chapelle Saint-Calais.

La Loire a emporté les cendres des Guises, elle avait déjà, avant cela, reçu le sang des Armagnacs et des Bourguignons, des Huguenots et des Papistes et, plus tard, elle allait boire le sang mêlé des royalistes et des républicains. Le tout se perdant dans l'océan.

J'aime beaucoup les jardins du roi d'où l'on a une bien jolie perspective sur la ville, la toiture de Saint-Nicolas et, en se retournant, sur le château lui-même ; j'aime aussi la gracieuse fontaine de marbre blanc aux armes de Louis XII et d'Anne de Bretagne.

De la reconstruction des villes en général, je ne voudrais rien dire. C'est fait, ce semble, avec assez de goût. Il est cependant regrettable, à mon avis, que le style adopté soit à peu près le même partout,

ce qui fait que l'on ne sait plus au juste si l'on est à Pontoise, à Coutances, à Orléans ou bien à Blois...

Ronsard vécut à la cour de Blois. C'est là qu'il fit la connaissance de Cassandre, «une beauté de quinze ans enfantine». Jeanne d'Arc y séjourna. Marie de Médicis s'en évada. La Fontaine s'y plut... Ce fleuve est un boulevard de rois, de reines et de poètes; on y coudoie Max Jacob, Charles d'Orléans, Villon, Ronsard, La Fontaine... et ce n'est pas fini.

Je décidai de passer la nuit en ces paradis accueillants. À peine étais-je arrivé à l'hôtel que la femme de chambre me demanda si je «faisais Chambord illuminé». Pourquoi pas?

De l'autre rive, dans la nuit, j'eus grand plaisir à voir les cent alvéoles éclairées en rose du château de Blois. Plus à droite, la masse claire et la toiture chaudron de la cathédrale Saint-Louis, et plus à droite encore, le rideau vert des arbres des jardins de l'Évêché. Il en est des villes comme des personnes : certaines sont encore plus belles la nuit que le jour.

Par la route en bordure de l'eau, j'atteignis le parc de Chambord alors que le spectacle «Son et Lumière» allait commencer. L'énorme château se détacha d'abord en blanc sur le fond sombre de la forêt solognote. Et des voix puissantes, mais harmonieuses, accompagnées de musique, se mirent à nous conter l'histoire de Chambord, depuis les grandes chasses de Thibault-le-Tricheur que nous connaissons déjà... François 1^{er}, Charles-Quint, Henri II, Ronsard...

Soudain, la façade s'éteignit et l'on ne distingua plus que la toiture. Jamais je n'avais vu de spectacle plus étrange ni plus dépaysant. En quel conte étions-nous tout à coup insérés ?

Sous l'effet de lumières changeantes ces cheminées, ces arcades, ces campaniles, ces belvédères, ces clochetons innombrables, ces fenêtres, ces flèches, ces girouettes et, dominant tout cela, la Lanterne... Sous le feu des lumières, on croyait à une cité insolite, nocturne, ou bien à quelque ville italienne haut perchée, ou bien c'était, si l'on veut, un temple hindou, un monument khmer, où, pour une minute, Angkor se trouvait transporté dans le Blésois... Tout un délire de pierre... Ou un village nègre habité de formes animales, jamais vues encore. Ou bien des vestiges incasiques.

Et cela se doublait à nos pieds, dans l'eau d'un étang. Une femme nous parlait encore : de Louis XIV, de Molière, du maréchal de Saxe... Ses paroles se répercutaient curieusement dans la Loire, derrière nous. Le ciel s'en mêlait : nous avions toutes les étoiles par-dessus. Il y eut même, pour marquer la fin, une étoile filante. Une dernière fois, je me retournai : le château en pleine lumière apparaissait à travers une dentelle de feuillages et de branchages.

Chambord, c'est un régal, un dessert somptueux, une pièce montée fantasmagorique, qui serait l'œuvre d'un facteur Cheval aux moyens illimités.